

des Cahiers du Plateau N° XLII

Passy H<sup>ie</sup> Savoie —

Janvier 1937

# L'Intellectuel dans la Société

Jean GRENIER

De toutes les questions débattues aujourd'hui, c'est peut-être la plus grave de toutes pour quelqu'un, qui a un travail intellectuel, que celles de savoir s'il a un rôle à jouer dans la société, et quel rôle ? Doit-il prendre parti d'abord ? Et au nom de quoi ? L'Esprit dont il se réclame et qu'il prétend servir lui trace-t-il une ligne de conduite ? Si oui, quelle sera-t-elle ?

Que l'Esprit ait un rôle à jouer dans la société, un homme intelligent peut en douter. De tous temps, les sociétés humaines ont été gouvernées par des passions ou des intérêts qui n'avaient rien à voir avec des motifs spirituels. Aussi beaucoup des sages anciens considéraient-ils comme déraisonnable de se mêler en quoi que ce soit des affaires publiques. D'ailleurs, quand ils le faisaient, cela pouvait tourner mal. On se rappelle les pythagoriciens mis à mort par la populace à Crotona et à Agrigente et Platon lui-même vendu comme esclave par Denys, le tyran de Syracuse. Encore Platon n'avait-il essayé de convaincre qu'un seul homme. Aujourd'hui qu'il s'agit d'entraîner des multitudes, on voit mal un intellectuel, un écrivain ou un artiste jouer le rôle de tribun dans les réunions populaires. La loi de l'intelligence est très différente de la loi du nombre et la vérité suit ordinairement un chemin opposé à celui du désir. Le mieux semblerait donc que l'on s'abstint purement et simplement ou bien dans les élections si l'on voulait absolument voter pour le candidat qui réunira la majorité des voix, choisir celui qui présente le plus de garanties d'intelligence et de malhonnêteté, mais là encore, on

risquerait d'hésiter entre plusieurs candidats ou de commettre une injustice en votant pour quelqu'un qu'on a calomnié et le mieux serait encore de s'abstenir complètement.

Si encore l'homme qui réfléchit pouvait être sûr des conséquences de son action, si une fois qu'il est arrivé à un poste supérieur il pouvait se dire qu'en agissant d'une certaine manière il obtiendrait tel bon résultat, mais Valéry a déjà fait remarquer qu'il est impossible, à l'heure actuelle, de calculer les conséquences de nos actions, même si nous sommes des chefs ayant tous les renseignements en main. C'est que le monde, dit-il, a changé d'échelle. Autrefois, quand on entreprenait une guerre ou une révolution, les répercussions de ces événements étaient toujours prévisibles parce qu'elles étaient limitées dans le temps et dans l'espace. Aujourd'hui, ceux qui dirigent les peuples se trompent continuellement parce qu'ils ne se rendent pas compte qu'il n'existe plus d'événements isolés. On l'a bien vu dans la dernière guerre où l'on est allé de surprise en surprise parce que chaque décision dans un pays entraînait une décision dans un autre pays très éloigné. On le voit encore aujourd'hui où les provocations entraînent des alliances et celles-ci de nouvelles mesures hostiles sans que personne puisse comprendre quel est celui qui veut la paix et quel est celui qui veut la guerre. D'ailleurs, une nouvelle source de pessimisme vient de cette impossibilité du monde moderne à échapper à un cycle infernal. Les guerres s'appellent les unes les autres et les guerres civiles, même quand elles ont triomphé, n'empêchent aucunement, comme c'était pourtant leur but, la menace de guerres étrangères. Dans ces conditions, l'intellectuel, et cela non pas seulement dans un but égoïste de préservation, mais encore pour ne rien ajouter par son action à la somme des maux qui accablent le monde, doit suivre le conseil de Platon où, pareil au nomade surpris par la tempête de sable se cachant la tête dans son manteau et attendre qu'ait passé cet orage et cette folie.

Cette attitude dont je viens de donner toutes les raisons et qui m'a paru très longtemps de beaucoup la meilleure, me paraît aujourd'hui plus critiquable. Ce n'est pas du tout qu'elle soit égoïste, car elle ne rapporte ni argent, ni honneur, et entraîne plutôt de la déconsidération de la part de toutes les opinions. Les conservateurs vous disent que vous faites ainsi le jeu des révolutionnaires car vous les laissez s'emparer du pouvoir comme ils sont plus groupés et plus entreprenants, et les révolutionnaires vous accusent de laisser se perpétuer des injustices qui sont insupportables. Ces reproches ont beau n'être pas plus fondés l'un que l'autre, je crois pourtant que l'intel-

lectuel ne doit pas rester impassible, semblable aux donateurs dans les tableaux primitifs, aux spectateurs qui composent la figuration de tant de fresques, mais je crois qu'il doit intervenir. Je ne dirai pas qu'il doit le faire par devoir, c'est un mot que je laisse à d'autres l'honneur de prononcer, mais je dis qu'il doit le faire par humanité, simplement parce qu'étant un intellectuel, il est en même temps un homme et même qu'il se rend mieux compte que beaucoup d'autres des forces et des faiblesses de l'humanité.

Un artiste, par exemple, est comme un lieu de passage des aspirations les plus hautes et des misères les plus irrémédiables que l'on trouve chez l'homme. Alors que tout devrait, au moment où il crée, le faire s'évader du monde réel, tout concourt à l'y rejeter quelquefois très brutalement quand il se demande s'il arrivera à manger le lendemain. Il n'y a donc pas besoin de chercher très loin des raisons pour agir, il n'y a qu'à regarder en soi-même et à considérer le sort qui est fait aux intellectuels dans le monde moderne où il leur est donné toute liberté mais où ils ne peuvent user de cette liberté qui, privée de base matérielle, est illusoire.

D'ailleurs, il n'y a pas d'homme qui, à un moment de sa vie, n'ait été obligé de s'y décider. La plupart le font dans leur jeunesse et le même enthousiasme qui les porte vers une beauté les porte aussi vers l'action. Mais on voit des hommes, comme André Gide, attendre la vieillesse pour prendre parti. Et il arrive alors que le parti qu'ils choisissent est d'autant plus extrême qu'ils ont poussé plus à l'extrême auparavant leur hostilité à tout parti. Il vaut peut-être mieux, pour n'être pas réduit plus tard à ces extrémités, commencer dès maintenant un examen de conscience.

On y gagne, en tous cas, de ne pas se précipiter dans un parti, sans y être poussé par toutes les forces de son esprit et de son cœur, il arrive que l'artiste ayant pris subitement conscience de sa propre misère et de la solidarité humaine, adhère tout d'un coup à un parti, simplement pour sortir de lui-même ainsi qu'une jeune fille, autrefois, se décidait brusquement à se marier pour échapper à sa famille. Mais cela fait des ménages malheureux. Il est très possible, ainsi, que le mariage de Gide avec le communisme tourne mal. De même qu'aurait tourné mal l'union qu'il avait esquissée pendant la guerre avec l'Action française et qui en est restée heureusement à la période des fiançailles. A ce propos, Gide dit quelque chose de caractéristique : « Je sentais qu'il y avait besoin d'un groupement pour faire face à une sorte de dissolution que je sentais de tous les côtés. C'est exactement dans ce sens que je donnais mon adhésion ». On remarquera que Gide n'adhérait pas du tout à l'Action Française parce qu'il était convaincu de la

vérité de ses idées, mais simplement parce que c'était le seul groupement qui gardât, en 1916, une cohésion. Qu'est-ce que cela prouve ? Que l'art ne se suffit pas à lui-même ? C'est encore entendu. Que l'artiste est avant tout un homme ? C'est encore certain. Mais cela prouve aussi qu'il est très dangereux de sortir de son isolement pour la seule raison qu'on y étouffe et qu'on peut se tromper aussi gravement en se décidant avec cette légèreté qu'en faisant bande à part. Ce sont des motifs trop extérieurs. Le résultat en est qu'on passe de l'adoration de soi-même à l'adoration de la société, qu'après avoir rejeté tous les credos parce qu'on voulait être un esprit libre, on en accepte un, aveuglément parce qu'on veut participer à l'humanité et qu'après s'être refusé à toutes les contraintes, y compris les contraintes morales les plus courantes, on renonce à publier parce que, comme dit Gide, on a peur de l'index. Il n'y a aucun doute que de tels changements d'attitude ne soient sincères, mais il n'y a aucun doute non plus qu'ils ne soient peu efficaces.

Un autre grave inconvénient d'une adhésion qui n'a pas été longuement mûrie, c'est de faire choisir à l'intellectuel un parti qui lui semble aller dans le sens de l'avenir, étant entendu que ce sens est déterminé une fois pour toutes et à un parti qui compte beaucoup de membres. Il n'est pas rare de voir l'individu le plus indépendant, le plus à l'écart des caprices de la mode, adhérer à un parti qui a les faveurs de l'époque ; il n'est pas rare de voir un individu qui sait très bien que l'histoire n'a de sens que celui qu'on lui imprime, entrer dans un groupe qui se réclame des faveurs constantes de l'histoire et croire que l'amélioration de la nature, le progrès de l'humanité sont des choses assurées. Pourtant, cette idée du progrès fatal, mécanique et continu, qui dure depuis des siècles, n'a conduit qu'à des désastres. Elle a été démentie par tous les événements, elle a, comme dit Renouvier, mis un bandeau sur toutes les intelligences. Il n'empêche, qu'elle forme un des pivots de notre enseignement ; que tous les esprits sont plus ou moins convaincus que demain sera meilleur qu'aujourd'hui et qu'aujourd'hui est meilleur qu'hier. Ils confondent la succession et le progrès, la succession qui se fait sans nous et malgré nous, et le progrès qui demande chaque jour un effort qui est suivi de chutes ou de régressions et qui, en tous cas, n'a rien à voir avec une suite chronologique. Cette idée est le principal facteur de l'abêtissement de notre époque. L'intellectuel qui y cède est perdu pour l'intelligence et pourtant quelle tentation d'y céder. On se dit : Je vais être utile à l'humanité, je vais, moi aussi, travailler à la naissance de cette Raison, de cette Justice que seuls les méchants ont retardé jusqu'ici. Si l'on m'oppose que les guerres et les révolutions

deviennent de plus en plus cruelles et qu'elles se soldent par des millions de morts, je répondrai : que ce grand sacrifice n'est rien à côté de l'âge d'or qui va s'ouvrir pour l'humanité. Mais les sacrifices deviennent de plus en plus lourds et l'âge d'or de moins en moins proche. Il est étrange que ces contes d'enfants qui ne reposent sur rien que sur les progrès du machinisme, d'ailleurs compensés par beaucoup de malheurs, soient pris plus au sérieux par des gens intelligents et cultivés que les lamentations de Job qui, pourtant, expriment des sentiments dont chaque homme peut mesurer la réalité et la profondeur. Ce devrait être un lieu commun, aujourd'hui de dire qu'il y a sans doute un progrès, mais que ce progrès n'est obtenu que par une tension continue de l'esprit et non pas par un déroulement fatal des choses.

En réalité, il ne faut compter que sur l'Esprit. Si, pour agir mieux l'on abandonne cet esprit que l'on avait respecté et aimé pour se jeter dans une masse hurlante, en marche vers un avenir problématique, on se trompe du tout au tout. Mais il va sans dire que cet esprit ne doit rien avoir de la spiritualité romantique. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on fondait de grands espoirs sur un renouvellement de la société. Il ne s'agissait partout que d'amour, de vérité et d'intelligence. Tout cela s'est évanoui en fumée et le dernier porte-parole des saint-simoniens, Vigny, a beau s'écrier : « Ton règne est arrivé, pur Esprit, roi du monde », cet esprit n'est jamais monté sur le trône.

Evidemment, si l'on entend comme cela le mot esprit, comme une possibilité d'aspirations vagues, de sentiments généreux, on n'arrivera jamais à réaliser autre chose, comme le font beaucoup de partis en France, que des discours, des motions et des ordres du jour. On fera ce que les italiens appellent si bien : des exercices de calligraphie politique. Nous vivons dans une époque trop dure et nous nous heurtons à des obstacles trop sérieux pour que l'on puisse songer à ces jeux de l'esprit.

Aussi faut-il donner raison à tous ceux qui pensent qu'il faut s'occuper des choses matérielles. André Gide me paraît dire quelque chose de très juste lorsque, répondant à des attaques dirigées d'habitude contre le communisme, il fait ressortir l'importance de la matière pour l'exercice de la pensée. « Ce qu'il faut à Descartes, dit-il, pour bien penser, c'est un poêle, une chose matérielle qui permette à la pensée de se développer. Le *Cogito ergo sum* demeure vrai en U. R. S. S. comme chez nous ; mais sans poêle, pas de cogito du tout... Il faut d'abord fournir aux hommes le pain, le vêtement et la

subsistance matérielle... Ce ne sont pas précisément les plus importantes ces questions matérielles, ce sont les premières, les plus importantes dans le temps, c'est-à-dire déterminantes ». Et il compare ces questions matérielles au socle de la statue sans lequel celle-ci ne peut pas tenir. Il y a du vrai là-dedans, bien que la face du monde n'ait jamais été changée que par des croyances qui avaient contre elles toutes les forces matérielles du moment. Mais il est certain que le problème matériel est un problème primordial à condition que l'on dise avec Gide : primordial chronologiquement.

Seulement, il ne faut pas oublier que ce problème matériel n'est pas tout. Et c'est ici que reparait la nécessité d'une direction spirituelle. Sans doute on peut très bien faire valoir que le communisme procède d'un sentiment d'humanité très profond, qu'il essaie d'abolir les inégalités entre les hommes, de faire disparaître les injustices, de faire régner une loi d'amour à la place de la loi d'airain. Il n'en reste pas moins que le communisme procède d'une certaine forme d'esprit qui n'est pas, selon moi, l'esprit qui devrait régner sur les hommes. Qu'est-il, sinon une tentative grandiose d'exploiter les richesses de la nature au profit de tous les travailleurs et cela, le plus rationnellement possible ? C'est ce mot de rationnel que l'on retrouve toujours devant soi et il me semble que c'est cette réduction de l'esprit, la raison qui a causé la plupart des maux du siècle dernier et de celui-ci. Ce n'est pas tant la matière que j'opposerai à l'esprit que la raison. Les révolutions et les guerres ont été faites au nom de la raison pour faire triompher un idéal rationnel, c'est une sorte non pas de folie de la croix, mais, si l'on peut dire, de folie de la raison qui a saisi les encyclopédistes. Les guerres sont devenues monstrueuses à partir du moment où elles sont devenues ce qu'on ose appeler des guerres d'idées. M. Julien Benda prêchait encore dernièrement la guerre sainte, la croisade contre les infidèles. Il n'y a plus de guerre nationale, disait-il, il n'y a plus que des guerres d'idées. Or, l'idée, le concept est devenu dans les cervelles fanatiques de nos contemporains des armes de guerre extrêmement dangereuses. L'esprit véritable ne connaît pas ces fanatismes, comme il est dégagé de tout préjugé sur le passé et sur l'avenir, il ne se croit pas obligé de préluder par des massacres à la réconciliation générale. C'est ce rationalisme qui est le véritable matérialisme. On le voit bien, d'ailleurs, si l'on considère la tâche que se proposent ceux qui conduisent l'humanité depuis deux cents ans. On a très bien fait remarquer à la réunion de Gide que le marxisme de Lénine était en quelque sorte le prolongement du rationalisme de Voltaire et de ses successeurs. De quoi s'agit-il dans les deux cas ? D'un anéantissement matériel

de la société suivant un plan rationnel. Il s'agit de réaliser un progrès artificiel car tout progrès humain, selon Voltaire et aussi Montaigne, paraît-il, serait forcément artificiel. Mais cette entreprise-là, elle a déjà été tentée et réussie par le capitalisme lui-même au XIX<sup>e</sup> siècle et par le nationalisme. Le capitalisme a été une grande réussite à son époque et comme le reconnaît Karl Marx, une étape nécessaire dans le développement économique. L'industrie qui est fille de la raison, car la machine et l'outil sont les instruments naturels de l'intelligence qui s'applique à la matière, n'a pas cessé de connaître son triomphe. A ce point de vue, le plan quinquennal achève ce que les trusts et les cartels avaient commencé. Dira-t-on que la propriété collective est une nouveauté révolutionnaire ? Mais le Moyen-Age l'avait très connue et les ordres monastiques ont réalisé une communauté plus stricte que n'importe laquelle à notre époque. Mais il est arrivé qu'à partir du moment où ces communautés ont abandonné leur esprit créateur et se sont mises à exploiter rationnellement leurs richesses, ces communautés sont tombées en décadence et que leurs biens de main-morte ont été confisqués à juste titre par la Révolution française. C'est à partir du moment où, en somme, ces communautés ont réussi matériellement et où elles ont cru assurer leur domination sur les choses et sur les hommes, à partir du moment où ces hommes ont pu se considérer comme satisfaits que leur œuvre a péri.

C'est qu'il y a une chose dont l'humanité a certainement plus besoin encore que de confort (celui-ci, bien entendu, n'étant pas négligé puisqu'il existe un minimum indispensable), c'est d'un élan vers quelque chose qui la dépasse. Pour en revenir à Gide, il raconte qu'ayant déclaré qu'il avait fait le sacrifice de son art à sa nouvelle foi, il avait reçu une lettre de Russie où on lui disait que l'idée de sacrifice était une idée bourgeoise dont on ne voulait plus. Et Gide ajoute : « Je n'ai pas répondu parce que j'aurais eu trop à dire. Il me semblait qu'on appauvissait singulièrement l'humanité en éliminant la notion de sacrifice ». D'ailleurs, quelle est l'idée qui actuellement enthousiasme les jeunes générations et qui les rend prêtes à tous les dévouements ? Dans des nations voisines, c'est malheureusement l'idée non pas tant de la patrie que de la domination de cette patrie sur toute autre chose. C'est une idée désintéressée bien que tous ses promoteurs ne l'aient pas toujours été. Et en Russie elle-même, est-ce que c'est le bonheur matériel qui peut attacher à ce point des millions d'hommes à la réalisation d'un plan ? Pas du tout. Ce qui les y attache, c'est une nouvelle foi, une nouvelle espérance. La condition de l'ouvrier n'est certainement pas meilleure en U. R. S. S. qu'en Angleterre, et celle de ceux

qui ne sont pas des ouvriers spécialisés est infiniment pire. Cela n'empêche pas qu'il y a des hommes qui préfèrent vivre pauvrement et péniblement plutôt que de vivre largement et dans une atmosphère de liberté. Qu'est-ce que cela prouve ? Malraux le dit : « ce qui est intéressant dans l'U. R. S. S., c'est moins un changement matériel qu'un changement d'état d'esprit. L'ouvrier russe va à l'usine avec un autre état d'esprit que l'ouvrier occidental » Malraux voit dans le communisme beaucoup moins une réforme matérielle portant sur la répartition des richesses, qu'une réforme spirituelle, un autre sens donné à la vie des individus.

Si c'est bien cela, comme je le crois, pourquoi donc au nom d'une prétendue raison qui se dirigerait dans un seul sens, veut-on supprimer les droits de l'esprit ? Nous pouvons très bien condamner tous les modes d'exploitation de l'homme par l'homme sans pour cela être contraints d'accepter les yeux fermés un nouveau dogmatisme qui, lui, représente l'apothéose de ce qu'on a appelé l'esprit primaire, bien que, Dieu merci, tous les membres de l'enseignement ne soient pas encore animés de cet esprit.

Est-ce la peine de prétendre s'être libéré de toutes les idées qui soi-disant asservissaient l'esprit humain pour se précipiter tête baissée dans la croyance la plus superficielle et la moins justifiée qui représentait peut-être, il y a cinquante ans, l'opinion des Homais de village. On rougit en lisant les insanités qui sont imprimées tous les jours par cette presse qui devait assurer, croyaient nos grands-parents, le bonheur de l'humanité par la diffusion des lumières ; on rougit en lisant les déformations systématiques qu'une presse conservatrice, pour des raisons d'intérêt, donne à la vérité des faits, mais on rougit autant en lisant dans la presse d'extrême-gauche les sottises que se permettent d'écrire des demi-illettrés qui croient que l'humanité n'a rien fait avant eux et qui traitent du haut de leur suffisance des esprits comme Pascal, Platon et quelques autres. Si l'esprit doit être arraché à l'argent, qu'au moins ce ne soit pas pour tomber dans la domesticité. L'ouvrier, l'homme qui travaille de ses mains toute la journée, qui n'a pas encore le temps d'accéder à la vraie culture, mérite tout de même mieux que ce qu'on essaie de lui faire passer pour la vérité, et qui est un résidu d'idées pseudo-scientifiques abandonnées. Et l'intellectuel ne devrait pas se croire obligé de s'abêtir pour avoir le droit de faire quelque chose d'humain et de généreux. Faisons tout ce qu'il faut pour établir une société juste mais, comme le dit Nietzsche, gardons notre droit à nos folies.



Henri de Mau, dans « Au-delà du Marxisme », a suffisamment dénoncé cette « mythologie rationaliste » qui encombre un socialisme prétendument « scientifique », alors que les sciences actuelles dégagent des thèses qui restent encore fondamentales dans le marxisme (1). Ce n'est pas tant pour ses intérêts que l'ouvrier lutte, c'est pour la justice ; ce n'est pas tant un désir de possession qui l'obsède qu'une revendication de sa dignité. Dans le cas contraire, il arrive (et c'est trop souvent le cas), que le « prolétaire » tende par tous les moyens à s'embourgeoiser, alors qu'il a en lui-même les éléments d'une véritable culture, toute populaire et toute humaine. Il est infiniment regrettable d'entendre dire encore aujourd'hui qu'il y a un art, une science, une littérature « prolétarienne », et un art, une science, une littérature « bourgeoise ». Combien plus vraie nous paraît cette idée de Guéhenno : « Ce qui garantit le succès de la pensée socialiste, loin que ce soit son étrangeté, c'est qu'elle est conforme au mouvement de l'histoire et à la tradition ». C'est ainsi que Michelet voyait le peuple et la grande fraternité humaine. C'est ainsi que lorsque l'on s'évade d'une société où l'argent a tout corrompu, on éprouve à « devenir peuple » dans les coutumes populaires, dans le rire et la santé populaires, un incomparable rafraîchissement. Trouverons-nous alors l'homme « tel qu'il est », l'homme « réel » ? Ce serait peut-être sacrifier trop à la mythologie rationaliste que de le croire. Mais nous aurons troqué une forme virile contre une forme belle. L'intellectuel se doit d'assurer la continuité de la culture de l'une à l'autre. Il ne doit pas sacrifier « les humanités », il a simplement à les mettre au service de « l'humanité ».

---

(1) déterminisme, mécanisme, historisme, rationalisme, hédonisme économique.